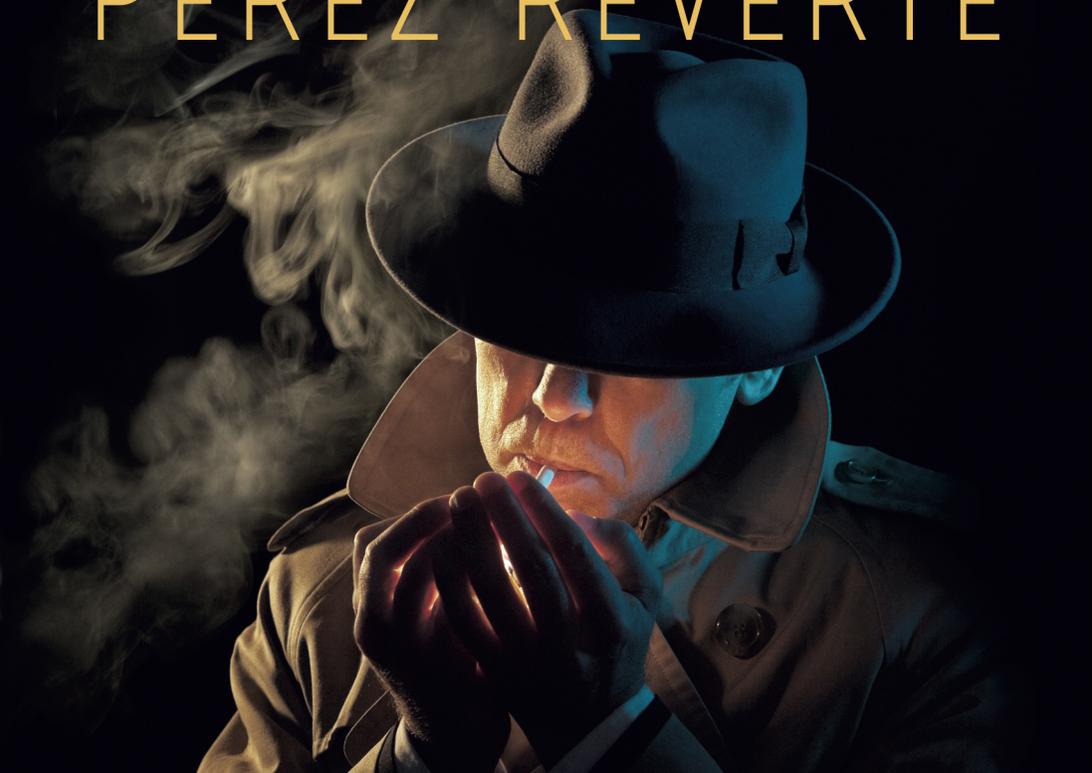


ARTURO  
PÉREZ-REVERTE



*Falcó*

LE NOUVEAU HÉROS  
D'ARTURO PÉREZ-REVERTE

SEUIL



*Falcó*



ARTURO  
PÉREZ-REVERTE

# *Falcó*

roman

TRADUIT DE L'ESPAGNOL  
PAR GABRIEL IACULLI

ÉDITIONS DU SEUIL  
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>

Les citations en exergue :

Charles Plisnier, *Faux passeports*

© Espace Nord, 2005

John Dos Passos, *La Belle Vie*

traduit de l'anglais par Maurice-Edgar Coindreau

et C. Richard

© Mercure de France, 1968, pour la traduction française

Titre original : *Falcó*

Éditeur original : Alfaguara, Penguin Random House

Grupo Editorial

ISBN original 978-84-204-1968-8

© Arturo Pérez-Reverte, 2016

ISBN 978-2-02-136736-2

© Éditions du Seuil, octobre 2018,  
pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Je ne crois pas en ceux qui ont une maison,  
un lit, une famille et des amis.

CHARLES PLISNIER, *Faux passeports*

L'Enfer, nom de Dieu, est un sacré stimulant.

JOHN DOS PASSOS, *La Belle Vie*

*Bien qu'inspiré de faits réels, Falcó est un roman dont l'intrigue et les personnages sont imaginaires. L'auteur a altéré certains personnages historiques secondaires selon les besoins de la fiction.*

## TRAINS DE NUIT

La femme qui allait mourir parlait depuis une dizaine de minutes dans le wagon de première classe. Sa conversation était banale, inintéressante : la saison à Biarritz, le dernier film de Clark Gable et de Joan Crawford. Elle n'avait mentionné la guerre d'Espagne qu'une ou deux fois en passant. Lorenzo Falcó l'écoutait, une cigarette à demi consumée entre ses doigts, jambes croisées, en évitant de trop écraser le pli de son pantalon de flanelle. La femme était assise près de la fenêtre, derrière laquelle défilait la nuit, Falcó sur la banquette en face, près de la porte qui donnait sur le couloir de la voiture. Ils étaient seuls dans le compartiment.

– C'était Jean Harlow, dit Falcó.

– Pardon ?

– Harlow. Jean... Celle de *La Malle de Singapour*. Avec Clark Gable.

– Ah.

Elle le regarda sans ciller pendant trois secondes de plus qu'il ne le fallait. Toutes les femmes accordaient à Falcó au moins ces trois secondes. Il l'examina encore quelques instants, appréciant les bas de soie avec couture, les chaussures de bonne qualité, le chapeau et le sac posés sur le siège voisin, la robe élégante de chez Vionnet, qui contrastait un peu, aux yeux d'un fin observateur – et il en était un –, avec le physique vaguement vulgaire de la

voyageuse, dont l'affectation était un autre indice révélateur. Elle avait ouvert son sac et retouchait ses lèvres et ses sourcils, en affichant des manières et une éducation qui lui faisaient en réalité défaut. Une couverture judicieuse, se dit Falcó. Élaborée. Mais loin d'être parfaite.

– Et vous ? Vous vous rendez aussi à Barcelone ? demanda-t-elle.

– Oui.

– Malgré la guerre ?

– Je suis un homme d'affaires. La guerre est défavorable aux uns et favorable aux autres.

Une ombre de mépris, aussitôt chassée, voila le regard de la femme.

– Je comprends.

La locomotive, trois wagons à l'avant, lança un long sifflement et la trépidation des bogies s'intensifia quand l'express aborda une longue courbe. Falcó consulta sa Patek Philippe à son poignet gauche. Dans un quart d'heure, le train s'arrêterait cinq minutes en gare de Narbonne.

– Excusez-moi, dit-il.

Il écrasa sa cigarette dans le cendrier logé à l'extrémité de l'accoudoir de son siège et se leva en lissant les pans de son veston, après avoir ajusté son nœud de cravate. C'est à peine s'il jeta un coup d'œil au filet du porte-bagages, au-dessus de lui, où il avait rangé son chapeau, sa gabardine et une valise en cuir de porc fatiguée dans laquelle il n'y avait que quelques vieux livres destinés à lui donner un poids apparent. L'indispensable, il le portait sur lui : son passeport, son portefeuille avec des devises françaises, allemandes et suisses, un tube de Cafiaspirina – des comprimés combinant aspirine et caféine –, un étui à cigarettes en écaille, un briquet en argent et un Browning 9 mm avec six balles dans le chargeur. Prendre son chapeau pouvait éveiller les soupçons de la femme, aussi se borna-t-il

à saisir la gabardine, en adressant un adieu silencieux et peiné à l'impeccable Trilby de feutre marron.

– Avec votre permission, ajouta-t-il en ouvrant la porte coulissante.

Quand il regarda la femme pour la dernière fois, avant de sortir, celle-ci avait tourné la tête et son profil se reflétait dans la vitre obscure de la fenêtre. Il accorda un ultime coup d'œil à ses jambes. Elles étaient belles, conclut-il, équanime. Son visage, quelconque, devait beaucoup au maquillage, mais sa robe moulait des formes dont les jambes confirmaient la suggestivité.

Dans le couloir, il y avait un homme de petite stature vêtu d'un long manteau en poil de chameau, chaussé de souliers bicolores et coiffé d'un chapeau noir aux très larges bords. Ses yeux étaient saillants, et il ressemblait vaguement à l'acteur américain George Raft. Quand Falcó s'arrêta près de lui, l'air de rien, il sentit une forte odeur de brillantine parfumée à l'eau de rose. Presque désagréable.

– C'est elle ? murmura le gringalet.

Falcó acquiesça en sortant de l'étui en écaille une nouvelle cigarette qu'il glissa entre ses lèvres. La petite bouche vermeille et cruelle de l'homme au long manteau se tordit.

– C'est sûr ?

Sans lui répondre, Falcó alluma sa cigarette et s'éloigna jusqu'à l'extrémité du wagon. En arrivant sur la plateforme, il se retourna et vit que l'individu n'était plus dans le couloir. Il fuma, adossé à la porte des toilettes, immobile, près du soufflet qui reliait cette voiture à la suivante, en écoutant le fracas assourdissant des roues sur les voies. À Salamanque, l'Amiral avait beaucoup insisté pour que ce ne soit pas à lui d'exécuter le côté technique de l'affaire : on ne veut pas te griller, ni prendre de risque si quelque chose tourne mal, telle avait été la conclusion. L'ordre. Cette femme ira de Paris à Barcelone sans escorte. Contente-toi de la trouver et de l'identifier, puis fiche le camp. Paquito

Araña se chargera du reste. Tu sais. À sa manière subtile. Ce genre de travail lui va comme un gant.

Le sifflet de la locomotive retentit une nouvelle fois. Le train ralentissait et l'on commençait à apercevoir des lumières qui défilaient toujours plus lentement. Le tintamarre des bogies devint plus modéré et moins rythmique. En uniforme bleu, coiffé de sa casquette, le contrôleur, apparut au bout du couloir en annonçant : « Narbonne, cinq minutes d'arrêt », et sa présence mit en alerte Falcó qui, tendu, le regarda approcher et passer devant le compartiment que lui-même venait de quitter. Mais rien n'attira l'attention de l'homme – sans doute Araña avait-il baissé les rideaux –, qui arriva près de Falcó après avoir répété : « Narbonne, cinq minutes d'arrêt » et franchit le soufflet vers le wagon suivant.

Il n'y avait pas grand monde sur le quai : une demi-douzaine de voyageurs descendus du train avec leurs valises, le chef de gare qui, casquette rouge sur la tête et lanterne à la main, marchait sans hâte vers l'avant du train, et un gendarme qui visiblement s'ennuyait, couvert d'une courte pèlerine et planté près de la sortie mains croisées derrière le dos, les yeux rivés sur l'horloge pendue à l'auvent, dont les aiguilles indiquaient 0 h 45. Tandis qu'il passait devant, Falcó jeta un regard vers le compartiment où était restée la femme. Les rideaux étaient baissés. Il remarqua aussi qu'Araña, descendu par la porte du wagon voisin, marchait à une douzaine de pas derrière lui.

En tête du train, le chef de gare agita sa lanterne et lança un coup de sifflet. La locomotive laissa échapper un nuage de vapeur et s'ébranla, entraînant les autres voitures. Au même moment, Falcó entra dans la gare, traversait le hall et sortait de l'autre côté dans la rue, sous la lumière jaunâtre des lampadaires qui éclairait un mur couvert de panneaux publicitaires et une Peugeot garée au bord d'un trottoir peu après la station de taxis, à l'endroit convenu.

Il s'arrêta un instant, juste ce qu'il fallait pour permettre à Araña de le rattraper, et il ne dut même pas se retourner, parce que l'odeur de la brillantine et de l'eau de rose lui annonça que son acolyte l'avait rejoint.

– C'était bien elle, confirma Araña.

Tout en disant cela, il tendit à Falcó un petit portefeuille en cuir. Puis, mains dans les poches de son manteau et chapeau incliné sur son front, il s'éloigna d'un pas court et rapide dans la vague lumière jaune de la rue et alla se perdre dans l'ombre. De son côté, Falcó se dirigea vers la Peugeot, dont le moteur tournait et dans laquelle une silhouette noire, immobile, était au volant. Il ouvrit la portière arrière, s'assit sur le siège, posa sa gabardine à côté de lui et le portefeuille sur ses genoux.

– Vous avez une lampe de poche ?

– Oui.

– Donnez-la-moi.

Le chauffeur lui tendit une torche électrique, passa en première et démarra. Les phares éclairèrent des rues désertes, puis la périphérie de la ville, et le véhicule s'engagea sur une route flanquée d'arbres aux troncs chaulés. Falcó dirigea le faisceau de lumière sur le contenu du portefeuille : des lettres, des documents dactylographiés, un agenda renfermant numéros de téléphone et adresses, deux coupures de presse allemande, un laissez-passer avec photographie et cachet de la Généralité de Catalogne au nom de Luisa Rovira Balcells. Quatre des documents portaient des tampons du parti communiste espagnol. Il remit le tout dans le portefeuille, posa la torche près de lui, se rencogna sur le siège, ferma les yeux et appuya sa tête au dossier après avoir desserré son nœud de cravate et s'être couvert avec sa gabardine. Même à présent, détendu par le sommeil qui le gagnait, son visage anguleux et attrayant, où commençait à pointer une barbe qu'il ne s'était pas rasée depuis des heures, ne perdait rien de son

expression habituelle, enjouée et sympathique malgré le rictus de dureté cruelle qui pouvait l'assombrir de façon inquiétante ; on aurait dit que celui qui l'affichait était sans cesse accaparé par une plaisanterie tragi-comique, universelle, à laquelle il n'était pas étranger.

Les arbres badigeonnés de blanc continuaient de défiler dans la lumière des phares, de part et d'autre de la route. Avant qu'il ne s'endorme bercé par le balancement de l'automobile, la dernière pensée de Falcó fut pour les jambes de la femme morte. Dommage, conclut-il, en s'abandonnant au sommeil. Quel gâchis. En d'autres circonstances, il n'aurait pas refusé de passer entre elles une longue nuit.

– Nous avons une nouvelle affaire, dit l'Amiral.

Derrière lui, de l'autre côté de la fenêtre, le dôme de la cathédrale de Salamanque se dressait par-dessus la cime encore dénudée des arbres de la place. En se déplaçant dans le contre-jour, le chef du SNTIO, le Service national du renseignement et des opérations, alla vers la grande carte de la Péninsule qui occupait la moitié d'un mur, près des alignements de l'encyclopédie Espasa et du portrait du Caudillo.

– Une affaire trouble et merdique, reprit-il.

Sur ces mots, il sortit un mouchoir froissé de la poche de son gilet en laine – il ne portait jamais l'uniforme dans son bureau –, se moucha bruyamment et regarda Lorenzo Falcó comme si celui-ci était responsable de son refroidissement. Puis, tout en remettant à sa place le carré de tissu, il jeta un œil vif sur la partie inférieure droite de la carte, qu'il désigna d'un geste vague.

– Alicante, dit-il.

– Zone rouge, remarqua Falcó sans nécessité, et l'autre le considéra tout d'abord avec attention, puis avec mécontentement.

– Évidemment que c'est en zone rouge, répondit-il avec aigreur.

Il avait perçu l'insolence de son agent. Falcó n'était que depuis la veille à Salamanque, après un inconfortable voyage dans le sud de la France jusqu'à la frontière, à Irún. Avant cela, il avait effectué une mission difficile à Barcelone, qui était en zone républicaine. Depuis le début du soulèvement militaire, il n'avait pas eu un jour de repos.

– Tu auras tout le temps de te reposer quand tu seras mort.

L'Amiral rit légèrement de sa propre plaisanterie, d'un rire sombre, destiné à lui seul. Falcó se dit que l'humour de son chef frôlait parfois le sinistre ; et ce plus encore depuis que son fils unique, un jeune enseigne de vaisseau, avait été assassiné à bord du croiseur *Libertad* avec les autres officiers de bord, le 3 août. Cette humeur mordante et un peu macabre était sa marque de fabrique, même lorsqu'il envoyait un agent du Grupo Lucero – section chargée des opérations spéciales – se faire écorcher vif dans une « tchéka » derrière les lignes ennemies. « Comme ça, ta veuve saura enfin où tu dors », était-il capable de dire, entre autres blagues du même acabit, qui n'avaient rien de drôle. Mais au point où l'on en était, après quatre mois de guerre civile et une douzaine d'agents perdus ici et là, ce ton rude et cynique était devenu le style propre à tout le service. Même les secrétaires, les responsables des écoutes et du chiffre l'employaient. De plus, cette tournure d'esprit était à sa mesure : galicien de Betanzos, maigre, court de taille, avec une épaisse tignasse grise et une moustache jaune de nicotine qui couvrait complètement sa lèvre supérieure, l'Amiral avait un grand nez, des sourcils hirsutes et l'œil droit – le gauche était en verre – très noir, sévère et vif, d'une extrême intelligence, dans lequel les mots *rouge* ou *ennemi* ne manquaient pas de faire apparaître une rancune rassise. Pour résumer,

le responsable du noyau dur de l'espionnage franquiste était petit, malin, sombre et terrible. Au quartier général de Salamanque, on l'appelait *le Sanglier*. Mais jamais devant lui.

– Je peux fumer ?

– Non, bordel. Tu ne peux pas fumer. – Il jeta un regard de regret sur la pipe posée sur la table. – J'ai une crève de tous les diables.

Bien que son chef fût debout, Falcó restait assis. C'étaient de vieilles connaissances, du temps où l'Amiral, alors capitaine de vaisseau et attaché naval à Istanbul, avait organisé en Méditerranée orientale les services de renseignement pour la jeune République espagnole, avant de passer du côté des franquistes quand la Guerre civile avait éclaté. Tous deux s'étaient rencontrés pour la première fois à Istanbul, bien avant la guerre, lors d'une affaire de trafic d'armes destinées aux Irlandais de l'IRA, pour lesquels Falcó travaillait comme intermédiaire.

– J'ai trouvé quelque chose pour vous, annonça-t-il.

Tout en disant cela, il tira de la poche de son veston une enveloppe qu'il posa sur la table, près de l'Amiral. Celui-ci l'observait, curieux. L'œil de verre, d'une couleur légèrement plus claire que celle de l'œil naturel, donnait à son regard un curieux strabisme bicolore qui inquiétait le plus souvent ses interlocuteurs. Au bout d'un instant, il ouvrit l'enveloppe et en sortit un timbre postal.

– Je ne sais pas si vous avez celui-ci, dit Falcó. Il est de 1850.

L'Amiral le fit tourner entre ses doigts et l'examina à contre-jour dans la lumière de la fenêtre. Pour finir, il ouvrit un tiroir de son bureau plein de pipes et de boîtes de tabac, y prit une loupe et étudia la vignette avec attention.

– Noir sur bleu, confirma-t-il, satisfait. Et non oblitéré. Le Numéro 1 de Hanovre.

– C'est ce que m'a dit le philatéliste.

- Où l'as-tu acheté ?
- À Hendaye, avant de passer la frontière.
- Il vaut au moins quatre mille francs sur catalogue.
- Je l'ai payé cinq mille.

L'Amiral alla jusqu'à une armoire, en sortit un album dans lequel il rangea le timbre.

- Ajoute ça sur ta note de frais.
- C'est déjà fait... Que se passe-t-il à Alicante ?

L'Amiral ferma doucement l'armoire. Puis il se tapota l'aile du nez, regarda la carte, et refit le même geste.

- Nous avons le temps. Deux jours, au moins.
- Je dois m'y rendre ?
- Oui.

C'est curieux que ce monosyllabe puisse recouvrir tant de choses, se dit Falcó, ironique. Le passage d'une zone à l'autre, l'incertitude familière de se savoir une fois de plus en territoire ennemi, le danger, la peur. Peut-être aussi la prison, la torture et la mort : une aube grise face à un peloton d'exécution, ou une balle dans la nuque au fond d'un sous-sol lugubre. Un cadavre anonyme dans un fossé ou une fosse commune. Une pelletée de chaux vive, et tout serait terminé. Un moment, il se remémora la femme du train, quelques jours plus tôt, et nota avec une moue résignée, fataliste, qu'il commençait à oublier son visage.

- Profites-en, en attendant, lui conseilla l'Amiral. Détends-toi.

- Quand me mettrez-vous au courant ?
- Cette fois, nous le ferons par étapes. La première est pour demain, avec les gens du SIF.

Falcó haussa un sourcil, contrarié. C'était là le sigle du Service du renseignement et des enquêtes de la Phalange, la milice paramilitaire fasciste. La partie la plus idéologisée

et la plus dure du Mouvement national<sup>1</sup> présidé par le général Franco.

– Qu'est-ce que la Phalange a à voir avec ça ?

– Quelque chose. Tu le sauras. Nous devons rencontrer à dix heures Ángel Luis Poveda... Oui. Cette saleté. Ne fais pas cette tête.

L'expression de contrariété s'effaça du visage de Falcó. Poveda était le chef du SIIF. Un phalangiste des premiers temps, une chemise bleue de la ligne la plus dure, un Sévillan qui s'était taillé une réputation en Andalousie dès le début du soulèvement national en fusillant sur ordre du général Queipo de Llano des syndicalistes et des instituteurs.

– Je croyais que nous devons toujours agir seuls. Pour notre compte.

– Eh bien, tu vois que ce n'est pas le cas. Ce sont les ordres du Généralissime en personne... Cette fois, nous opérons en coordination avec la Phalange, et ce n'est pas tout : les Allemands sont impliqués, eux aussi, et je prie le ciel que les Italiens n'interviennent pas. J'ai vu Schröter, il y a un moment, à ce sujet.

Falcó allait de surprise en surprise. Il ne connaissait pas personnellement Hans Schröter – que la sempiternelle gouaille espagnole avait rebaptisé Juanito Escroto, quelque chose comme Juanito Scrotum –, mais il savait que l'homme était à la tête des agents secrets nazis en territoire contrôlé par l'armée séditieuse, et qu'il était en ligne directe avec l'amiral Canaris, à Berlin. Tout le quartier général franquiste de Salamanque grouillait d'agents et de services secrets nationaux et étrangers. L'Abwehr, le service de renseignement de l'état-major allemand, menait ses opérations conjointement avec le Servizio informazioni militare

1. Né à partir du soulèvement militaire du 18 juillet 1936. Les membres et les sympathisants de ce mouvement sont appelés les « nationaux ». (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

italien, en plus des multiples organismes d'espionnage et de contre-espionnage espagnols qui rivalisaient entre eux et se gênaient souvent les uns les autres : les phalangistes du SIIF ; les militaires du SIM, le Service d'investigation militaire de l'armée de terre ; celui de la marine ; les réseaux d'espionnage civil du nord-est de l'Espagne, le SIFNE ; ceux implantés en France – sous le nom de MAPEBA ; la direction de la police et de la sûreté et d'autres organismes mineurs. Quant au SNIO, dirigé par l'Amiral et dépendant du quartier général, sous l'autorité directe de Nicolás Franco, le frère du Caudillo, il était spécialisé dans l'infiltration, le sabotage et l'élimination des éléments hostiles, en zone républicaine comme à l'étranger. C'était dans ce service que s'insérait le Grupo Lucero, auquel appartenait Lorenzo Falcó ; une équipe d'élite réduite, composée d'hommes et de femmes, qui, dans le jargon des services secrets locaux, était connue comme « le groupe des affaires sales ».

– Ce soir, une fête est organisée au Casino pour la réception de l'ambassadeur d'Italie. Sa légation va s'installer à l'étage au-dessus. Il y aura beaucoup de monde. Si le cœur t'en dit...

Falcó l'examina avec curiosité. Il avait l'intuition que son chef l'aimait bien – « Tu me fais un peu penser à mon fils », avait-il laissé échapper un jour –, mais il le savait guère soucieux de ses distractions mondaines comme de celles de n'importe quel autre de ses subordonnés. L'Amiral, interprétant ce regard, esquissa un sourire plutôt mordant.

– Hans Schröter sera là lui aussi... Je vous ai préparé une brève rencontre, un entretien de quelques minutes. En privé. Il veut te connaître, mais sans attirer l'attention. Ni visite dans un bureau ni rien de pareil.

– Que dois-je lui dire ?

– Rien. – L'Amiral se moucha de nouveau. – Conversation anodine. Tu te tais, tu te laisses examiner, sans broncher

et sans souffler mot. Pour tâter le terrain. Il a entendu parler de toi et il veut se faire sa petite idée.

– Compris. Voir, écouter et se taire.

– C'est cela même... Ah, et il y aura aussi un autre Allemand, que nous connaissons, toi et moi. Wolfgang Lenz.

– Celui de la Rheinmetall ?

– Lui-même. Avec sa femme, il me semble... Ute, je crois. Ou Greta. Quelque chose comme ça. Un nom court. Petra, peut-être.

– Je la connais.

L'Amiral lui adressa un sourire torve, prêt à ne s'étonner de rien. Ils se fréquentaient depuis trop longtemps.

– Bibliquement ?

– Non, seulement de vue. Nous les avons croisés, elle et son mari, à un dîner, à Zagreb, l'an passé. Vous vous en souvenez ? Vous étiez là.

– Je m'en souviens, bien sûr. – La grimace de l'Amiral se mua en un rire méprisant. – Une grande blonde, avec un décolleté dans le dos qui montrait jusqu'à son cul. Putasse comme toutes les Allemandes... Te connaissant, je suis surpris que tu n'aies pas mordu à l'hameçon.

Falcó sourit, évasif, comme pour se disculper.

– C'est que je mordais à d'autres appâts, Amiral.

– Évidemment. – Le regard posé sur lui, distrait, indiquait que son chef pensait à autre chose. – Mais maintenant qu'ils sont là, il faut voir quel matériel ils peuvent nous fourguer. Invités très spéciaux et raseurs en tout genre.

– En rapport avec l'affaire d'Alicante ?

L'index de l'Amiral visa Falcó comme le canon d'un pistolet chargé.

– Je n'ai jamais parlé d'Alicante... Pigé, gamin ?

– Pigé.

L'œil droit était devenu plus dur, plus sévère.

– Je n'ai mentionné ni ce putain d'endroit ni aucun autre.

– Bien sûr que non.

Le Gentilhomme au pourpoint jaune

vol. 5

*Seuil, 2004*  
et « *Points* », n° 1388

Corsaires du Levant

vol. 6

*Seuil, 2008*  
et « *Points* », n° 2180

Le Pont des assassins

vol. 7

*Seuil, 2012*  
et « *Points* », n° 3145

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2018. N°136733 ( )  
IMPRIMÉ EN FRANCE